

L'été de la liberté

D'une indéjouable manière d'être en guerre

avec la société du désastre



(Mr Leopold Bloom &) Alexandre Gambler

*To my father,
a dissident.
That is: a thinker.*

« Nous sortons de l'échiquier. »

Gérard Guest

De l'art de lire certains signes

Dans cette société qu'un très bon stratège de notre siècle avait, au siècle dernier, baptisée du nom de *société du spectacle* – et qui mérite chaque jour un peu plus manifestement le nom de *société du désastre* – une débâcle peut *et doit* même généralement en cacher une autre.

Si certains des valets du pouvoir que l'on appelle encore aujourd'hui dans les journaux mal informés des « présidents », des « premiers ministres », des « ministres de l'intérieur », des « gardes des sceaux », des « parlementaires » ou des « maires », font mine de se réjouir des scores effectivement ridicules du « Parti Socialiste » ou du « Mouvement Démocrate » aux élections européennes, il serait en revanche, paraît-il, recommandé de ne pas accorder publiquement trop d'importance à un fait hélas des plus gênants pour la « démocratie » : *59,5% des électeurs se sont abstenus*. Ce qui signifie que « l'Union pour un Mouvement Populaire », qu'on appelait encore il y a peu « l'Union pour la Majorité Présidentielle », réputée avoir « remporté cette élection avec 27,9% des voix », n'a en réalité pas obtenu les voix de plus de 11% de ceux que la pudeur – et peut-être également, pour certains d'entre eux, mon étonnement devant une aussi miraculeuse lucidité – m'imposent pour quelque temps encore d'appeler des « inscrits ».

Ces 59,5% d'abstentionnistes seraient, nous dit la version officielle lorsqu'elle ne peut absolument pas éviter la question, tout simplement des « crétins ». Ce à quoi quelques centaines, et à la réflexion peut-être même bien quelques milliers des plus enragés de ces « abstentionnistes » répondraient volontiers, si l'On jugeait « équitable », « intéressant » ou tout simplement « représentatif » de leur « donner la parole » sur quelque irremplaçable « tribune médiatique » (ce que ces enragés font maintenant par leurs propres moyens *en d'autres lieux*), qu'il est certes vraisemblable

qu'un grand nombre de « crétins » ne s'est, par manque de civisme (et qui n'est aujourd'hui, dans cette désastreuse société, jamais sujet à d'irrépressibles crises d'incivisme ?), pas « rendu aux urnes » pour voter bêtement UMP, PS ou MoDem ou pour l'un de ces quelconques autres groupuscules d'illusionnés qu'ON appelle encore, dans les journaux mal informés, des « partis » ; mais qu'un certain nombre de personnes lucides et conséquentes ont sans doute aussi déduit des événements politiques des quatre ou soixante-quatre dernières années qu'une abstention record aux élections européennes pourrait peut-être, au lendemain du 65^{ème} anniversaire du Débarquement de Normandie, *avoir valeur de signe*.

En quoi il n'est évidemment pas vraisemblable que tous s'abusent.

Pour ceux d'entre nous – il y en a, je le crains – qui ne s'abusent plus jamais sur ce genre de questions, le résultat de ce que l'ON appelle encore aujourd'hui, toujours dans les journaux mal informés, les « élections » européennes, fait penser à l'atmosphère qui doit régner, par exemple, dans un avion transportant plus de deux cents passagers lorsque pendant quatre très longues minutes – privé, par la stupidité des « directeurs » (par définition tous irresponsables) d'une *compagnie du désastre aérien* ou une autre, de tous les moyens de redresser l'appareil – l'on chute bêtement d'une altitude de 35.000 pieds dans les abysses de l'océan Atlantique. À cette différence près que dans le cas d'une « élection » européenne l'équipage n'enrage pas d'avoir, en vain, appris des années durant à piloter, *puisqu'il ne sait pas piloter*, et n'est *généralement pas même dans l'avion*.

Ce qu'un assez bon stratège du siècle dernier avait facilement déduit d'une patiente observation de quatre régimes politiques différents (le II^e Reich, la République de Weimar, le III^e Reich et les débuts de la RFA) – à savoir qu'ON organise avant tout des élections ou des plébiscites pour identifier qui sera assez audacieux pour ne pas s'y rendre – n'est, au rythme auquel évoluent les techniques modernes de l'abêtissement de masse, déjà plus du moindre intérêt moins de cent ans plus tard. Car il est assez évident qu'ON s'accommodera très bien dans les « ministères » et les « organes parlementaires », dans les mois qui viennent, du « crétinisme » des *inscrits*

européens, qu'ils s'abstiennent comme la *majorité*, ou se *rendent* aux urnes et accessoirement à la raison du plus « démocratique » des régimes criminels post-hitlériens, comme 40,5% des plus conciliants, des plus crédules ou des plus crétins d'entre nous.

Ce dont le régime du désastre spectaculaire s'accommoderait assurément moins bien à l'heure du baratin « droit de l'homme » en Chine, au Darfour ou au Sri Lanka, des « réformes incontournables » de la recherche, de l'hôpital, de l'université et d'autres sortes d'asiles jusqu'ici moins recherchés ; à l'heure de la « page tournée de la Françafrique », des « Sommets européens de l'immigration » organisés à Vichy, du « passeport biométrique », de la « crise financière mondiale diagnostiquée » ; à l'heure de l'édifiante mise en scène, deux minutes durant, du *génial* ménage présidentiel et de son mignon cabot, des attendrissants « caristes » du RSA, des « nouveaux logiciels du Pôle Emploi », du « travail des malades et des femmes enceintes » et pourquoi pas dimanche, des « plans de relance » des vieux amis de Sidos et Longuet, de l'avant-gardiste loi « anti-pirate » écrite par des secrétaires de gangsters financiers ; à l'heure du prétendu avortement d'« Edvige » et de la naissance quasiment simultanée, par césarienne ou non, de quelques autres bienheureuses filles d'Ubu - ce dont ce régime de laquais s'accommoderait assurément moins bien, ce serait que quelqu'un prenne précocement et *publiquement* l'incroyable liberté de lire, de penser et d'*écrire* la vérité de la société du désastre dans toute son incomparable misère, toute son incomparable irréalité, toute son incomparable bêtise - en un mot, certes un peu crû, toute son incomparable *métaphysique*.

Qu'un jeune homme de 34 ans du nom de Julien Coupat écrive, par exemple, depuis le fond de la Santé où il a été enfermé sept mois durant, sans doute dans le puénil espoir (qu'entretenait BIG MOTHER) qu'il se suiciderait ou qu'il avouerait dans un irrépressible accès de civisme avoir commis le monstrueux crime qu'il n'avait pas commis (rendre inutilisable pour quelques heures des voies ferrées comme le font chaque semaine en Allemagne, et maintenant semble-t-il en France, certains écologistes conséquents) - qu'un *innocent lucide* écrive, en mai 2009, que

« l'avantage dont joue et jouit, depuis quatre ans, la clique sarkozyste, est d'avoir pris l'initiative, unilatéralement, de rompre le pacte [du Conseil National de la Résistance] en renouant 'sans complexe' avec les classiques de la réaction pure – sur les fous, la religion, l'Occident, l'Afrique, le travail, l'histoire de France, ou l'identité nationale », voilà qui nuit gravement à la santé médiatique de notre entourage « d'escrocs, d'imposteurs, d'industriels, de financiers » et de MAMies, au point de leur faire libérer Julien Coupat le lendemain de la publication, depuis la prison, de cette simple *phrase vraie*.



Débâcle, donc, et débâcle partout, et non sans raison. Business nucléaire, business climatique, business des organes, business génétique, business touristique, business de la famine et de l'abat-faim, business du numérique, des ondes et du médiatique, business du pétrole, de la guerre civile ou de l'invasion armée – bref, *business de l'ennui, de l'horreur et de la terreur* : toute la vie du monde dans lequel sévissent les conditions modernes de destruction-production-destruction s'annonce comme une regrettable accumulation de pertitions et de *désastres*. La devise des *serfs* du désastre étant « *I'm busy, now* », aucune tentative de parlementer avec cette armée d'exterminateurs et leurs complices désœuvrés n'a jamais, que je sache, été suivie de succès.

Oiseau bondissant pense que les visages pâles nous laisseront en paix si nous leur offrons nos peaux de bisons?



Celui-là n'est pas comme les autres, Cheveux au vent. Il s'appelle Leopold Bloom.

Tout ce qui même était autrefois *directement* perdu s'est éloigné dans le spectacle du désastre. Tout ce qui était parfois *directement sauvé* a été méthodiquement perdu ou avorté. Tout ce qui est encore indemne s'est abrité dans une inapparente *réserve* et y reste parfois effectivement indemne – et parfois se perd quand même.

Ce qui prouve que l'indemne n'a pas été totalement exterminé et sans doute aussi qu'il y aura *toujours l'indemne*, est – entre autres – la possibilité d'écrire, même aujourd'hui et aujourd'hui même, des phrases vraies, et depuis n'importe où.

Ainsi, aucune des merveilles de la raison – la raison qu'on enferme ou pas – n'a été oubliée par nous – et en tout cas par moi. Je pourrais les rejouer toutes. Je suis la partition. D'autres la *sont* aussi et la seront et l'ont été.

*

De l'art d'écrire une certaine poésie

1

Le désastre en général, comme spectacle concret de la société, est l'épuisement catastrophique des possibles.

2

Le désastre se présente à la fois comme le spectacle même de la société, comme une partie du spectacle, comme une conséquence du spectacle, et comme *unification des moyens*. Du fait même que le désastre paraît *séparé* du spectacle, il est le lieu de la conscience refoulée et du regard falsifié ; et l'unification qu'il accomplit n'est rien d'autre qu'un langage obligatoire du refoulement spectaculaire et de l'inconscience désastreuse.

3

Le désastre n'est pas un ensemble de catastrophes, mais un rapport mondial entre *sujets*, médiatisé par des catastrophes.

4

Le désastre ne peut être compris comme la conséquence catastrophique d'une technique mondiale, le produit des méthodes crues modernes de l'asservissement de masse. Il est bien plutôt un *domaine* devenu réel. C'est une domination du monde qui a cru s'assujettir la matière et, avec elle, les personnes. Mais toute personne n'a pas nécessairement vocation à se fondre dans la foule des sujets d'un aussi désastreux *souverain*.

5

Le désastre, compris dans sa totalité, est à la fois le résultat et le projet du mode de destruction-production-destruction existant. Il n'est pas un supplément au monde réel, sa honteuse part d'échec. Il est *l'unité centrale* du spectacle réel. Sous toutes ses formes particulières, désinformation ou pseudo-science, publicité ou médiatisation plaisante de catastrophes, et catastrophes elles-mêmes, le désastre constitue le *modèle* présent de la vie techniquement asservie. Il est l'affirmation répétée du choix *déjà fait* dans la destruction, et sa consommation conséquente. Forme et contenu du désastre sont identiquement l'explication totale des conditions et des fins du système existant. Le désastre est aussi la validation permanente de ce présent catastrophique, en tant que justification principale de la *terreur* vécue dans le dispositif mondial.

6

On ne peut opposer abstraitement le désastre et l'activité spectaculaire effective. Le désastre qui infuse le réel est spectaculairement produit. En même temps la « réalité vécue » ou ce qui en tient lieu est matériellement envahie par le spectacle du désastre. Le « réel » est devenu *l'irréel réalisé demeuré irréel*. La réalité du désastre surgit dans le spectacle de la société et cette réalité est spectaculairement irréaliste. Cette double catastrophe est à la fois le *lieu* – et pour réemployer un mot philologiquement ancien et moderne poétiquement : *l'aître* – et le *soutien* du dispositif d'exploitation mondial.

7

Dans le monde réellement irréel, le vrai *n'est plus* ; ou n'est plus censé être qu'un *moment* du désastre ; ou n'est effectivement plus visible, ou audible, ou perceptible que par très peu de personnes, mais *à tout moment*.

8

La réalité du désastre unifie et développe une grande diversité de phénomènes jusqu'ici fort bien *expliqués* – à tort et à travers – mais très mal *décrits*. Leur diversité et leurs contrastes sont les décors et les parures de ce spectacle organisé mondialement

et mondialement raté qui doit lui-même être reconnu dans sa vérité. Considéré selon les termes de ceux qui s'imaginent, selon les cas, en être les principaux adversaires ou les principaux soutiens (ce qui dans plus de la moitié des cas revient au même), le désastre est la négation de la production de toute vie « humaine », c'est-à-dire *irréelle*, comme vie d'un « sujet ». Mais la pensée qui atteint la vérité du désastre le découvre comme l'affirmation de la destruction-production-destruction des *sujets* du spectacle souverain ; comme la négation toujours répétée et toujours variée des phénomènes qu'il est censé rendre – et avoir d'ores et déjà rendu – à la lettre *impossibles*.

9

Pour décrire le désastre, ses formes, ses résultats, et les forces qui tendent à sa perpétuation, il faudrait distinguer artificiellement des *puissances* conjuguées. En *analysant* le désastre, on parlerait un langage désastreux. Mais le désastre n'est rien d'autre que le sens de la pratique totale d'une petite dizaine de projets métaphysiques concurrents : leur *emploi du temps*. Le désastre est l'Histoire.

10

Le désastre se présente lui-même comme une énorme négativité regrettable et inévitable. Le désastre *parle*, mais ne dit rien de plus que « ce qui est bon doit être exterminé, ce qui a été exterminé n'était pas si bon que ça. » L'attitude qu'il suppose par principe est cette jouissance négative qu'il produit par son *monopole du ressentiment* et, en matière sexuelle, de la *jalousie*, et qui l'aggrave toujours en retour.

11

Le caractère fondamentalement répétitif du désastre découle du simple fait que ses moyens sont en même temps son but et, parfois, son apparente absence de but. « Car comment ? » – demandent invariablement ses sujets – « comment une catastrophe pourrait-elle avoir un but ? Comment même une catastrophe pourrait-elle avoir été simplement espérée, escomptée, voulue, projetée, organisée, orchestrée, *réalisée* ? »



Le désastre est le tsunami qui se lève invariablement sur l'empire de la haine du *temps*. Il inonde tout *l'espace* mondial, noie régulièrement sujets et rebelles mal déguisés dans les mêmes tourbillons et berce indéfiniment les débris.

12

Le spectacle qui repose sur le dispositif d'exploitation mondial n'est pas fortuitement ou superficiellement catastrophique, il est fondamentalement *catastrophiste*. Dans le désastre, produit et renfort d'une ruineuse obsession

d'*économie*, le but est le néant, et tout en est la matière. Le désastre ne peut en venir à rien d'autre qu'à lui-même.

Etc.

ON le devine sans doute à la lecture de cette *poésie* : ce qu'il faut bien appeler les *ressources* de ceux qui s'intéressent de près et pour de bonnes raisons aux phrases vraies sont *littéralement* infinies. Qu'un jeune écrivain puisse encore écrire aujourd'hui, comme en jouant, des phrases aussi manifestement vraies avec une aussi manifeste facilité (plus de facilité même qu'un certain directeur d'un certain service de renseignement français se rabattant, en pleine guerre d'Afghanistan, sur la page des mots croisés, un jour de profond désœuvrement), ce n'est pas l'une des moindres *mauvaises raisons* pour lesquelles le pouvoir – un certain « pouvoir » – s' imagine utile de jeter en prison, sous prétexte d'« ultragauchisme » ou d'« anarcho-autonomisme » et pourquoi pas de *marxo-débordisme*, en attendant le *débord-heideggerianisme*, ou peut-être tout simplement parce qu'ils *savaient encore lire* – tels ou tels adversaires *réels* de l'irréalisme d'un dispositif spectaculaire qui n'a désormais plus à prouver à personne qu'il est réellement désastreux.

*

*De l'art d'habiter certain domaine
d'apparence inhospitalière*

Contrairement à ce qu'a prétendu ces dernières décennies une rumeur persistante – disons depuis Auschwitz – et malgré tous les *massacres des Innocents* régulièrement perpétrés par leurs nombreux ennemis, *les grands vieillards ne sont pas morts*.

Shoot or don't shoot at the pianists. They're more alive than the shooters. (That's why the shooters are shooting, maybe you noticed.) [This is Leopold Bloom's first direct contribution to that text.]

Ce que le monde des *serfs* de la volonté de puissance a ou n'a pas « retenu » desdits vieillards, « poignées d'images mortes et », paraît-il, « vaincues », n'a finalement pas – ou n'a que très peu d'importance.

Me voici donc aujourd'hui, comme tous ceux et toutes celles qui le désirent réellement, héritier de toutes royautés *littérales* : héritier de l'obscur royauté d'Héraclite et de celle, éclatante, de Guy Debord ; de l'accorte royauté d'Anaximandre et de celle, secrète, de Heidegger ; de la périlleuse royauté d'Homère et de celle, solaire, d'Ernest Hemingway ; de la royauté méprisée de la Bible hébraïque et de celle, ignorée, de Franz Kafka ; de la royauté magique de William Shakespeare et de celle, discrète, de James Joyce ; de la royauté scandaleuse d'Isidore Ducasse et de celle, inconnue, d'Arthur Rimbaud. En vérité, *jamais nuit ne fut plus claire pour l'intelligence*. Tous peuvent voir et tout est à voir et je peux aujourd'hui, à ma guise, être plus grec que les Grecs et plus occidental que les occidentaux ou à l'inverse, si je préfère la jouissance des jaloux du temps et des exterminateurs de l'être, plus lourd que les sourds et plus borgne que les aveugles.

Il ne s'agit pas aujourd'hui, *tu l'auras compris*, de vouloir *quitter le domaine* du désastre : il s'étend à toute la planète (et à sa proche banlieue : disons jusqu'à Jupiter et ses lunes où l'ON jette parfois, *en fin de course*, quelques kilos de plutonium), même là où ne s'aventurent pas – ou plus – les diverses ramifications du dispositif de destruction-production-destruction mondial : déserts glacés ou brûlants déjà négligés par les marchands d'armes, les pétroliers et les ingénieurs atomiques, jungles inexploitablement, montagnes non-skiables et fleuves monstrueusement libres. Le domaine du désastre s'étend aussi à ces déserts là, à ces jungles là, à ces montagnes là et à ces fleuves là, comme à tout ce qui est effectivement ou ne serait-ce que potentiellement exposé aux permanentes pluies de cendres de l'Histoire comme *accumulation et déchaînement de la puissance* et aux nuées ardentes de la même Histoire comme *négation de la différence entre l'être et les étants*. Le désastre – nucléaire, génétique et climatique en dernier ressort, semble-t-il – *menace tout* et par conséquent, *domine tout*. Le domaine est par définition celui d'une domination, c'est-à-dire, finalement, le domaine de la *puissance*.

Comme l'a montré l'un des meilleurs stratèges du siècle dernier et des siècles à venir (en allemand, hélas !... et combien de Français d'aujourd'hui peuvent se vanter, je ne dis pas de savoir lire, mais de *lire effectivement* l'allemand, et l'hébreu, et l'arabe, et le grec ou le chinois ?... et même tout simplement – de lire ?), l'Histoire est, depuis Platon, Aristote et la belle civilisation qu'ils inaugurent, l'histoire de la négation et de l'oubli *de l'être* – et au passage aussi l'histoire de la négation et de l'oubli *du non-être* – au profit de *l'extermination du temps par « l'homme »*.

Que l'ON voie dans ce genre de phrases la moindre trace d'*abstraction* est malheureusement la plus sûre preuve de leur vérité.

Il est impossible de *sortir* du domaine de la puissance comme on quitterait, par exemple, un lieu dangereux ou un autre (ce qui signifie que je m'y trouve au moment où j'écris ces lignes et que tu t'y trouves au moment où tu lis ou entends ces phrases), pour la simple raison que ce domaine n'est *d'abord rien de concret*. Il ne se mesure pas comme on pourrait, par exemple, mesurer la superficie du Centre d'essais des Landes, celle des jardins de l'Élysée ou celle du pont d'envol du porte-avions Charles

de Gaulle avant ou après modification dans les chantiers navals de la République. On ne peut quitter le domaine de la puissance qu'en réalisant effectivement un mouvement de la pensée : en reprenant conscience de la différence entre d'une part, *ce qui est*, et d'autre part : *l'être*. C'est un geste de la pensée – un *saut* – qui s'éprouve – à l'occasion d'une naissance, d'une résurrection ou pourquoi pas d'une mort ; à l'occasion d'un désastre particulier, d'une merveille particulière ou pourquoi pas d'un abyssal ennui ; à l'occasion d'un grand amour, d'un incroyable acte de loyauté ou pourquoi pas de lâcheté ; en observant attentivement trois oranges dans une assiette bleue, ou un tableau de Cézanne, ou pourquoi pas les images télévisées du bombardement d'une ville jamais connue – un geste de la pensée qui s'éprouve aussi nettement et aussi irréfutablement que les gestes qui consistent à couper au couteau les liens d'un prisonnier, à traverser une rivière à gué en portant tous ses biens dans un sac en équilibre sur son crâne ou à tirer deux balles de 22LR dans la nuque d'un trafiquant d'uranium protégé par quatre ou cinq services secrets occidentaux. C'est un mouvement de la pensée qui, comme les mouvements du concerto en ré mineur pour deux violons BWV 1043, a beau n'être « que de la belle musique », n'en est pas moins *quelque chose de réel*.



Exercice.

Pourquoi y a-t-il une magnifique petite fille dans les bras d'une femme que j'aime ?

Pour rien.

Neila *est* là. Leila *est* là. Je *suis* là pour les voir.

Ou plutôt, à dire la vérité, à l'heure où j'écris ces mots je ne *suis* plus là et elles *sont* loin.

Ce qui est encore une manière d'*être* ou, d'ailleurs (mais c'est un peu difficile pour un simple exercice) de *ne pas être*. Je *suis* loin. Je ne *suis pas* à leurs côtés.

Sois.

Ne *sois pas* ceci, ou cela, ou ici, ou là, ou ailleurs.

Sois.

Être n'est pas un acte, ou si peu. Mais *être* est réel comme *mouvement de la pensée*. En d'autres termes, être est réel comme *parole*.

Je suis, donc je suis. Elles sont, donc elles sont. Et je m'en réjouis.

Est, et ce qui ici revient au même, *est réellement libre* celui qui peut dire : « Je ne suis pas puissant. Je ne suis pas non plus impuissant – Eros m'en garde. Je ne suis le détenteur d'aucun *pouvoir* tel que les valets et les sujets de la puissance entendent ce mot. Je *suis* au cœur du domaine de la puissance (le *domaine* du *danger*), et donc parfaitement hors de portée – parce que je *suis* – de cette puissance qui ne sait rien de ce que je suis, ni comment, ni où, ni de ce qu'elle est, ni elle, ni les principaux valets du pouvoir, ni les plus communs de leurs sujets. »

« J'agis au cœur d'un *autre pouvoir* : celui dont fait preuve un jardinier qui sait sauver ses arbres après le gel et la tempête. Celui d'un vieil homme qui sait respirer pour allonger sa vie. Celui d'un enfant qui sait parler à son indéjouable manière. Celui d'un enfant qui sait faire ricocher un galet sur l'eau sans même comprendre *comment*. Celui d'un enfant qui joue au tric trac, ou aux dames, ou aux dés, ou à ce que vous voudrez. Celui d'un chasseur qui ne tue que ce dont il a besoin. Celui d'un

marin qui sait traverser l'Atlantique en *plus* de trente jours. Celui d'un musicien qui ne joue pour personne. Celui d'un médecin qui n'ouvre pas le ventre de ses patients. Celui d'un guerrier qui n'éprouve le besoin ni de fuir, ni de combattre, mais qui saura fuir, ou combattre, parce qu'il ne désire qu'une chose : *ne servir finalement personne*, et que personne ne soit, par son action ou son inaction, contraint de servir qui que ce soit. D'autres exemples simples ou non viennent sans fin à l'esprit, ce qui est bon signe : Celui d'un buveur qui ne boit pas pour oublier. D'un danseur qui ne se regarde pas dans un miroir. D'un peintre qui ne représente rien. D'un sculpteur qui épouse la pierre, le bois, le métal. Celui d'un écrivain qui comme le constatait l'indien Franz Kafka, n'écrit '*pas pour atteindre quelque chose en publiant, mais simplement pour leur montrer que nous les avons cernés à jour*'.

C'est un pouvoir ou une faculté qui s'épouse et ne s'exerce pas.



En allemand, la connaissance des mots

« *Mögen* » et

« *Vermögen* » peut aider.

En chinois, celle des mots : « *wu wei* ». En

français, chercher du

côté de : « *déprisement.* »

En italien :

« *sprezzatura* ». En

allemand encore :

« *Gelassenheit.* »

Tu connais réellement

le sens de tous ces

mots ?

C'est bien...

Tu t'approches.

Au pouvoir du désastre qui ravage et perpétue *la métaphysique de ce monde-ci : ce spectacle*, je ne tente d'opposer aucun pouvoir du même genre, à quelque échelle que ce soit.

« *Se battre contre le pouvoir, contre la puissance, c'est se placer encore sous elle et dans son aître, et cela exige nécessairement que l'on trouve des chemins de pouvoir et des moyens (μηχανή). Toute puissance n'est qu'une illusion de règne; et c'est pour cela que la puissance ne pourrait supporter aucun 'Contre' qui serait, en son aître, un véritable Commencement.* »

J'agis ou n'agis pas selon un nouveau mode de l'action et du pouvoir : un pouvoir, une faculté qui en un sens bien précis mais littéralement *inexplicable*, ne fait rien, n'a pas de but, ne produit rien et ne mène *nulle part*. Et pourtant, quelque chose a lieu, avec justesse et *avec justice*. Un commencement a lieu, contre lequel cet arrière-monde de la métaphysique qu'ON dit être devenu le monde, ne peut rien. Ce commencement est celui que permet la mutation des mots : *agir et penser, pouvoir et aimer, vérité et dévoilement, physique et nature, justice et retour des choses, liberté et ouverture.* »

Ce commencement est celui qui pense cette phrase : « *L'âtre de la vérité, c'est la liberté.* »

De l'art d'être dans l'été en toute saison

Le nihilisme planétaire - dont la devise évidemment inconsciente est « plutôt vouloir le rien que ne *pas* vouloir » - ravage ce fragile spectacle qu'ON appelle depuis trop longtemps « le monde » et porte le désastre à son comble, ce qui ne signifie pas que « ça ne pourrait pas être pire » : comme dirait un Suisse optimiste, le pire a beau avoir peut-être déjà eu lieu, il est probablement encore à venir. La fameuse répétition, les fameuses *variations du désastre* : l'Histoire ne fait que commencer.



Aussi je songe à une Guerre, de droit ou de force, d'être et de lettre, de logique bien imprévue. C'est aussi simple qu'une phrase musicale.

Mais comme le disait un très jeune, un excellent stratège dans les siècles des siècles, toute guérilla doit être assurée d'une base inexpugnable. Cette base inexpugnable, ce que les *grands veilleurs* ont été, sont et seront, *nous la donne*. Livres méprisés. Peintures vendues. Poèmes jamais lus. Dessins brûlés. Musiques jamais jouées. Fêtes de la pierre et du bois et du métal maquillées. Mais *danses gravées dans la pensée*. Mouvements non pas immortels, mais simplement, comme disent les vieux Chinois, *étranges*. Et jusqu'aux *fragments* de ces victoires qui ne sont pas même des victoires.

C'est tout ce qui a été. C'est tout ce qui est encore été. En un mot, estival et c'est tant mieux : c'est l'été.

You mean almost the contrary of Lethe. [This short sentence is the second and last direct contribution of Mr. Leopold Bloom to that text.]

Ceux qui prétendent et croient réellement que les grands veilleurs sont morts ont sans doute trop longtemps bu aux eaux du Léthé pour vivre jusqu'à l'été. La servitude volontaire, la haine du temps, l'immonde jalousie, l'oubli de la musique, la surdité du mouvement, la jouissance du désastre sont à ce goût-là.

– Compagnon de fortune, et toi, jeune fille de quatorze ans, où est ta base inexpugnable ?

– *L'être est l'été de la liberté.*

**Paris, 15 juin 2009,
(Mr. Leopold Bloom &)
Alex Gambler**